

Défense et censure d'un jésuite de cour

La controverse autour du Père Jerónimo de Florencia

Sarah Voinier

Université d'Artois, Textes et Cultures EA 4028

L'année 1633 marque la disparition de deux grands maîtres de la prédication espagnole, les Pères Hortensio Félix Paravicino et Jerónimo de Florencia, tous deux attachés au service de Philippe III puis de son successeur Philippe IV¹. Depuis plus d'une vingtaine d'années, l'intérêt de la recherche internationale pour les *artes predicandi* dans la monarchie hispanique a inspiré des travaux majeurs non seulement pour comprendre la spécificité de la composition générique des sermons, mais également pour mieux connaître les ministres de la parole. Dans la suite des travaux pionniers de Miguel Herrero García dans les années quarante², Félix Herrero Salgado a dressé un panorama essentiel de l'art oratoire des XVI^e et XVII^e siècles qu'il définit comme l'âge d'or de la prédication espagnole³. En France les travaux de Francis Cerdan⁴, notamment sur Paravicino

¹ J'adresse tous mes remerciements à Manuela Águeda García-Garrido pour sa relecture très fine de ce texte et ses précieux conseils.

² Miguel HERRERO GARCÍA, *Sermonario clásico con un ensayo sobre la oratoria sagrada*. Madrid, Escelicer, col. Poesía y Verdad, 1942. Voir également, à la même période, d'une part les travaux de Félix GONZÁLEZ OLMEDO, notamment ses éditions : *Instrucción de predicadores* de Don Francisco Terrones del Caño, Madrid, Espasa Calpe, 1945 ; *Sermones* de Fray Dionisio Vázquez, Madrid, Espasa-Calpe, 1943 ; d'autre part l'édition de Miguel MIR des sermons du P. Alonso de Cabrera, Madrid, Librería Editorial de Bailly-Baillière e Hijos, 1906.

³ Félix HERRERO SALGADO, *La oratoria sagrada en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Fundación Universitaria española, 2 vol., 1996.

⁴ Francis CERDAN, « Historia de la historia de la Oratoria Sagrada española en el Siglo de Oro », *Criticón*, 32, 1985 ; « El sermón barroco : un caso de literatura oral », *Edad de Oro*, VII, Madrid,

(1580-1633), en liaison avec des chercheurs espagnols tel que Fernando Negredo del Cerro⁵, et dans le sillage de l'enquête d'Hilary Dansey Smith sur la prédication sous Philippe III⁶, ont permis des avancées décisives dans l'approche socio-culturelle de la figure du prédicateur en sondant, par exemple, sa relation au pouvoir des Habsbourg d'Espagne. Conjointement à ces travaux analytiques, émergent des études sur la figure du confesseur royal qui entrent en convergence avec les enjeux théoriques et pratiques de la chaire⁷. À voix haute ou à voix basse, la bonne parole du guide spirituel œuvre pour la réformation des mœurs et le salut des âmes en réveillant au besoin les consciences assoupies. Selon les interlocuteurs, les enjeux et la portée du discours varient.

Le jésuite Jerónimo de Florencia, sur lequel nous allons porter notre attention, fut nommé prédicateur royal en 1609⁸ et se vit confier la composition de sermons funèbres extrêmement prestigieux comme, à la mort de la reine Marguerite en 1611⁹, les deux sermons qui préfigurèrent celui qu'il prêcha à l'occasion de la mort de Philippe III dix ans plus tard¹⁰. Dans ces oraisons funèbres, le prédicateur saisit l'opportunité que lui offrait la tribune spirituelle

ed. UAM, 1988, p. 59-68 ; « El predicador y el poder », *Revista de Ciencias Sociales*, Murcia, Áreas, 1983, p. 222-228.

⁵ Fernando NEGREDO DEL CERRO, *Los Predicadores de Felipe IV. Corte, intrigas y religión en la España del Siglo de Oro*, Madrid, Actas, 2006.

⁶ Hilary DANSEY SMITH, *Preaching in the Spanish Golden Age. A Study of Some Preachers of the Reign of Philip III*, Oxford, Oxford University Press, 1978.

⁷ Leandro MARTÍNEZ PEÑAS, *El confesor del rey en el antiguo régimen*, Madrid, Editorial Complutense, 2007.

⁸ Voir la lettre de Philippe III : Archivo General de Palacio, Caja 16918, Expediente 47, 1609, 1 folio : « Nos Don Phelipe hacemos saver a vos los nuestros mayordomo y contador de las despensas y raciones de nuestra cassa que acatando las letras exemplo y buena doctrina del Padre Geronimo de Florencia de la compañía de Jesús es nuestra voluntad de recibirle como por la presente le recibimos por nuestro predicador y que aya y tenga de nos de ración y quitación en cada un año » « Nous, Don Philippe, faisons savoir à nos majordome et trésorier qu'il est de notre volonté que le Père Geronimo de Florencia [...] soit nommé prédicateur royal et qu'il reçoive ainsi des gages annuels ».

⁹ *Sermón que predicó a la majestad del Rey don Felipe III, nuestro Señor [...] en las honras que su majestad hizo a la serenísima Reina doña Margarita su mujer, que es en gloria, en San Jerónimo el Real de Madrid, a 18 de noviembre de 1611 años*, Juan de la Cuesta, Madrid, 1611, Biblioteca Nacional de España [=BNE] R-Varios 54-93, et *Sermón segundo, que predicó [...] en las honras que hizo a la majestad de la serenísima Reina doña Margarita [...] la nobilísima villa de Madrid en Santa María, a los 19 de diciembre de 1611*, Luis Sánchez, Madrid, 1612, BNE R-20949.

¹⁰ *Sermón que predicó a la majestad católica del Rey don Felipe Cuarto Nuestro Señor [...] en las honras que su majestad hizo al Rey Felipe III, su padre y Nuestro Señor, que Dios tiene, en San Jerónimo el Real de Madrid a cuatro de mayo de 1621*, Luis Sánchez, Madrid, 1621, BNE R-20949.

pour aborder la question du gouvernement monarchique en suggérant des conseils politiques : en 1611, Florencia recommanda au roi de s'éloigner de son favori, le duc de Lerma, qui monopolisait son pouvoir et, en 1621, il énonça des orientations de conduite au jeune Philippe IV pour un gouvernement salubre¹¹. L'incursion du prédicateur dans le domaine politique était légitimée par sa mission spirituelle visant à inspirer les âmes chrétiennes à choisir la voie du bien et à servir, par l'activité temporelle, la défense de la cause catholique¹². Mais le personnage était controversé : celui qui rappelait sans cesse aux courtisans la vanité du monde fut lui-même accusé de participer aux mondanités de la cour¹³.

Un portrait du prédicateur nous est livré dans la *carta de defunción* (lettre nécrologique) que Juan de Montalvo, alors recteur du Collège impérial de Madrid, rédigea à sa mort¹⁴. Elle fut reprise par l'historien jésuite Juan Eusebio Nieremberg dans *Honor del Gran Patriarca San Ignacio de Loyola*, une sorte de « recueil d'hagiographies », qui fut publié à Madrid au milieu du XVII^e siècle¹⁵. Son étude nous permettra de saisir les termes de l'éloge et de la critique tout en

¹¹ Son incursion dans le monde politique a été étudiée. Son influence et sa capacité d'action apparaît, par exemple, le 10 avril 1621, lorsqu'il prêcha un sermon à Philippe IV et en profita pour dresser le portrait du *valido* idéal. Peu après, le roi éleva Olivares à la dignité de Grand. Cf. Julián LOZANO NAVARRO, *La Compañía y el poder en la España de los Austrias*, Madrid, Cátedra, 2005, p. 188-189.

¹² « Aunque no es de nuestra profesión entremeternos en cosas tocantes a razón de estado, pero quando éstas coyuntan con la conservación de la Fe, con el bien espiritual de nuestros próximos y gloria de Nuestro Señor, es necesario que correspondamos a nuestra obligación haciendo el deber y ayudando en todo lo que pudiéramos a un negocio de tanto servicio de la Divina Majestad qual es el que al presente se ofrece acerca de entregar la Valtellina a los herejes grisonos. » Dans cette lettre, le Général demande à Florencia d'intervenir auprès du roi pour la défense des 120 000 catholiques de la Valteline dans le conflit qui l'opposait au territoire des Grisons. *Carta del General Mucio Vitelleschi al Padre Jerónimo de Florencia sobre el asunto de la Valtelina*, Roma, 29 de junio de 1621, ARSI, HISP. 70, EPIST. GENER., 1594-1640, fol. 131(v). Lettre citée dans J. LOZANO NAVARRO, *op. cit.*, Apéndice IX, p. 401-402.

¹³ Sur ce point, cf. J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía y el poder en la España de los Austrias*, *op. cit.*, p. 147-156 ; et en particulier *De la vida y muerte del padre Jerónimo de Florencia escrita por el Padre Juan de Montalvo*, ARSI, TOLET. 45, fol. 77(v).

¹⁴ *Carta del Padre Juan de Montalvo, Rector del Colegio Imperial de la Compañía de Jesús de Madrid, para los Padres Rectores de la Provincia de Toledo, en la muerte del Padre Jerónimo de Florencia, de la misma Compañía*, BNE, Papeles varios, Ms13292, fols. 80-83.

¹⁵ *Honor del Gran Patriarca San Ignacio de Loyola, fundador de la Compañía de Jesús, en que se propone su vida y la de su discípulo el Apóstol de las Indias San Francisco Javier*, María de Quiñones, Madrid, 1649, p. 623-635. Cité par Jaume GARAU, « Notas para una biografía del predicador real Jerónimo de Florencia (1565-1633) », *Revista de Literatura*, 2006, enero-junio, vol. LXVIII, n°135, p. 101-122, p. 105.

les mettant en perspective avec la position de la Compagnie de Jésus vis-à-vis du pouvoir au début des années trente.

Nécrologie convenue : éloge du prédicateur et confesseur

Dès les premiers mots de la lettre que Juan de Montalvo adressa à ses coreligionnaires, le recteur invite à considérer l'intelligence et la formation exceptionnelles du défunt, « *dotóle nuestro Señor de raras partes y mucho lucimiento*¹⁶ » L'itinéraire remarquable de l'étudiant en théologie à l'université d'Alcalá fut salué en son temps par ses professeurs :

*Tenía grande talento para Maestro por ser hombre de aventajado entendimiento, profundo, agudo, presto y claro; y tenía tal destreza en dar a entender lo que enseñaba, que por dificultosas que fuesen las cosas, las hacía palmarias, no sólo para los buenos entendimientos, sino para los medianos*¹⁷.

Ses qualités didactiques le firent naturellement hésiter entre la vocation de l'enseignement et celle de la chaire, aux exigences communes :

*El talento que le dio nuestro Señor para predicar fue singularísimo. Tenía las tres partes de enseñar, deleitar y mover, en grado superior: enseñaba con magisterio, claridad, agudeza y religiosa gravedad, deleitaba con los conceptos buenos y bien fundados que decía, con la suavidad de la voz con que los predicaba, y con la ternura y deseos del bien de las almas que mostraba: movía con la eficacia de las razones con que persuadía, con los afectos grandes de emoción que en sus sermones ejercitaba, y con los coloquios tiernos que usaba*¹⁸.

¹⁶ « Notre Seigneur le dota de qualités rares et d'une grande intelligence », *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 80(r).

¹⁷ « Il était très doué pour enseigner car il était d'une intelligence profonde, aiguë, élégante et claire ; et il était si habile à faire entendre ce qu'il enseignait, que quelle que fût la difficulté des choses, il les rendait évidentes non seulement pour les esprits supérieurs mais aussi pour les médiocres. »

¹⁸ « La capacité que lui conféra notre Seigneur pour prêcher fut très singulière. Il possédait au plus haut point les trois talents pour enseigner, plaire et émouvoir : il enseignait avec autorité, finesse et une gravité toute religieuse, il plaisait grâce aux idées bonnes et bien fondées qu'il exprimait avec cette voix douce qu'il utilisait pour les sermonner et avec cette tendresse et son désir manifeste du bien des âmes : il émouvait par l'efficacité des arguments avec lesquels il

Son humilité explique son refus de choisir la voie de son exercice, et son désir d'obéir aux mandements de la Compagnie le conduisit à déléguer la décision sur son avenir au Supérieur de la Province, le Père Luis de Guzmán, qui en référa à Dieu pour orienter le jeune Florencia :

Rindióse luego como buen súbdito a la voz de su Prelado y descargándole del oficio de Lector, le señaló púlpito en Alcalá, donde comenzó con tan grande aplauso como otros grandes Predicadores suelen acabar, y conformes a este principio fueron los medios y fines: de suerte que el efecto ha mostrado que la elección fue hecha con particular luz de nuestro Señor porque el Padre Florencia ha sido uno de los mejores y más provechosos Predicadores de su siglo¹⁹.

Si le syntagme « *como buen súbdito* » était couramment usité par les biographes des différents ordres religieux, son emploi souligne ici la conception de la Compagnie comme une société organisée à l'intérieur de la monarchie catholique où prime une hiérarchisation précise des différents états (*estamentos*) la composant²⁰. À travers son allégeance, Florencia marqua son dévouement à la Compagnie dans laquelle il était profès et adhérait au principe fondamental de l'obéissance. Car obéir à l'autorité de l'ordre revenait à se soumettre à l'autorité suprême.

La conduite exemplaire de Florencia lui assura naturellement une renommée rapide :

Con el mayor séquito, estimación y aplauso que se ha visto; y esto no sólo del vulgo y gente cortesana, sino de la nobleza, Títulos y Grandes, y hasta de las personas Reales y aun los predicadores de fama le

persuadait, par les grandes démonstrations d'émotion qu'il faisait dans ses sermons et les tendres discussions auxquelles il s'adonnait. »

¹⁹ « En bon sujet, il se soumit à la volonté de son supérieur qui le démit de ses fonctions de lecteur et lui désigna un pupitre à Alcalá, où il commença avec l'immense succès que d'autres prédicateurs n'obtiennent qu'à leur départ et il en était de même de toute son activité : de sorte que le résultat a montré que le choix de notre Seigneur fut particulièrement lumineux puisque le Père Florencia fut l'un des meilleurs et des plus talentueux prédicateurs de son siècle. »

²⁰ Javier BURRIEZA SÁNCHEZ, « La Compañía de Jesús y la defensa de la monarquía hispánica », *Hispania Sacra*, LX, 121, enero-junio 2008, p. 181-229.

*honraban y decían ser en el oficio gran Maestro, que parece era señor de los corazones de todos, y que para con todos tenía estrella*²¹.

De façon attendue, la plume de Montalvo sacrifie continuellement au dithyrambe le plus univoque, en ne se distinguant pas pour autant de l'histoire du règne de Philippe III qui retient la prédication royale de Florencia comme l'une des plus estimées de son époque. Célébré par les plus grands poètes, la postérité se souvient de lui comme le « *Predicador de Reyes y rey de los predicadores* », formule devenue topique, attribuée au prédicateur Hernando de Santiago à qui Florencia dédia son sermon à la mort de Philippe III, prononcé à Grenade en 1621²². Le talent rhétorique allié à l'inventivité discursive fit des sermons de Florencia un modèle d'éloquence sacrée. Pendant une longue période de trente ans, leur contenu n'eut de cesse de répondre à la mission apostolique du jésuite, « *teniendo siempre por blanco de sus sermones la gloria de nuestro Señor y la conversión y aumento en la virtud de las almas; todos sus conceptos, por agudos que fuesen, iban siempre enderezados al dicho fin, y venían nacidos para él* »²³. Toujours d'après Montalvo, son attachement à l'orthodoxie de son enseignement, aux principes tridentins, lui valut une reconnaissance unanime des institutions politiques et religieuses qu'il servit sans relâche. Le statut de prédicateur de Philippe III ajouté à sa charge de confesseur de la reine Marguerite le situait dans la proximité voire l'intimité du pouvoir, un privilège qui ne le détourna jamais de ses obligations²⁴. La droiture de Florencia révéla

²¹ « Avec la plus grande approbation, estime et le plus grand applaudissement jamais vus ; et ce, non seulement de la part du peuple et des courtisans, mais également de la noblesse et des Grands, y compris des personnes royales et même des prédicateurs renommés qui lui faisaient honneur et disaient de lui qu'il officiait avec une grande maîtrise, de sorte qu'il semblait dominer tous les cœurs et avait du succès auprès de chacun. » *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 80(v).

²² Félix HERRERO SALGADO, *La oratoria sagrada en los siglos XVI y XVII: La predicación en la Compañía de Jesús*, Madrid, t. 3, Fundación universitaria española, 2001, p. 441. *Sermón que predicó el P.M. Hernando de Santiago, Comendador del Monasterio de Nuestra Señora de la Merced, en las honras que hizo la muy nobilísima ciudad de Granada al Señor Rey Filipo III, que Dios haya, en 15 de mayo de 1621*, Grenade, Bartolomé de Lorenzana, 1621.

²³ « Ayant toujours comme objectif dans ses sermons la gloire de notre Seigneur, la conversion et la plus grande vertu des âmes ; toutes ses idées, si aiguës fussent-elles, étaient toujours tournées vers cette fin et inspirées par elle ».

²⁴ Sur cette proximité exceptionnelle avec la figure royale, voir notre étude « L'intimité du roi face à l'exercice du pouvoir : l'exemple de Philippe II », in Paloma BRAVO et Sylvie

une fidélité infaillible à son ordre et à sa mission. Sa conviction, sa force de persuasion, son art oratoire et sa finesse psychologique lui permirent d'accéder à la faveur royale tout en œuvrant pour l'amendement des comportements et la correction des usages répréhensibles à la cour :

[...] *y hasta a las mismas personas reales y privados no perdonaba, pero sabía en estos casos guiarlos con tanta humildad y respeto y con tales muestras del deseo del bien de sus almas, y del pro de la República, que nadie se sentía; y habiendo desterrado algunos predicadores por lo que habían dicho contra el gobierno, con menos prudencia y tiento que convenía: dijo el señor Rey don Felipe Tercero, el que más verdades nos dice, y más claras, es Florencia, pero dícelas de manera que no sólo no me exasperan, antes tengo gusto de oírse las y saberlas para procurar que se enmienden las faltas en que repara*²⁵.

Mais ce n'est pas uniquement cet aspect professionnel que Montalvo décide de louer dans la personnalité de Florencia. Puisque tout le monde s'accorde pour reconnaître la virtuosité de sa plume, son portrait posthume vise davantage à sculpter les qualités humaines et spirituelles de sa personne, une entreprise de célébration mémorielle qui, dans une perspective hagiographique, les inscrit dans une commémoration immédiate à sa mort. Ainsi, le père Florencia incarne-t-il de son vivant l'éclatant parangon de la vertu chrétienne. Sa profonde religiosité et son exemplarité spirituelle se manifestaient, entre autre, par son admirable détachement matériel. Montalvo en veut pour preuve les nombreuses occasions où, en remerciement de ses bons conseils, il eût pu recevoir des bénéfices pour lui-même et où il n'accepta que très rarement quelque bien

CRINQUAND, dir., *L'Intime à ses frontières*, Bruxelles, E.M.E. & InterCommunications, 2012, p. 91-104.

²⁵ Les personnes royales elles-mêmes et les ministres n'échappaient pas à sa condamnation, mais lorsque c'était le cas, il savait les guider avec une telle humilité et respect et avec un désir si manifeste du bien de leurs âmes et de la République que personne n'en prenait ombrage et le roi don Philippe III, ayant banni certains prédicateurs en raison de ce qu'ils avaient dit contre son gouvernement avec moins de prudence et de tact qu'il en faut, dit "celui qui nous dit les plus grandes et les plus claires vérités, c'est Florencia, mais il les dit de telle manière que, non seulement elles ne m'exaspèrent pas, mais au contraire j'ai plaisir à les écouter et à les savoir pour essayer de corriger les fautes qu'il signale" ».

sans jamais se départir de ses scrupules vis-à-vis de ses supérieurs à qui il demandait préalablement la permission d'en user. Sa priorité allait vers les besoins de la Compagnie qui, pour fonctionner dans ses différentes composantes, dépendaient des aumônes et des rentes versées par le siècle. Montalvo met en avant le désintéressement du prédicateur royal, sa profonde conscience de son vœu de pauvreté et de son devoir de compassion envers les plus démunis auxquels il restait attentif en faisant personnellement preuve à leur égard d'une grande générosité. En présence des puissants, il chercha continuellement à animer leur bienveillance et leur esprit de charité afin, tout à la fois, de guider l'âme des uns vers le salut divin et de soulager la souffrance des autres²⁶. La constance de son engagement social et religieux l'érigea en trait d'union entre les couches les plus opposées de la monarchie. Les plus modestes trouvèrent autant grâce à ses yeux que les puissants, dans un regard juste et conciliateur dans l'amour chrétien. Autant de preuves d'un comportement non seulement irréprochable et parfaitement en phase avec l'éthos jésuite, mais également si édifiant qu'il méritait qu'on chantât ses louanges et que toute la chrétienté partageât le deuil de la Compagnie dans la perte d'un compagnon si fidèle.

Cette défense et illustration du prédicateur jésuite prit le contrepied des critiques qui lui furent adressées de son vivant.

Relation d'un parcours d'exception à la cour

La mort de Florencia était d'autant plus dramatique qu'elle coupait court à une relation privilégiée entre les membres de la Compagnie et le pouvoir qui profitait à tous points de vue au fonctionnement et au prestige de l'ordre. En

²⁶ *La muerte de Felipe III relatada por la Compañía de Jesús*, in J. LOZANO NAVARRO, *La Compañía y el poder en la España de los Austrias*, op. cit., Apéndice VIII, p. 398-401. Un texte anonyme relate de la même façon la mort de Philippe III en soulignant le désintéressement de Florencia et son attachement à la charité chrétienne : *Copia de una carta que escribió un señor desta corte a un amigo suyo por haberme mandado que le avise la muerte de S.M. le escribo esta con gusto por ser muy servidor suyo y con puntualidad por haber sido testigo de vista y oídas de muchas de las cosas que le diré aquí brevemente por no cansarle*, Real Academia de la Historia, fondo jesuitas, t. 88, fol. 446-447, 9/3661/135.

effet, l'influence du prédicateur ne déclina pas à la fin du règne de Philippe III, bien au contraire, elle semblait atteindre son apogée puisqu'il en arriva à doubler le confesseur dominicain Luis de Aliaga au chevet du roi mourant en 1621²⁷. L'intimité avec le roi connut alors son moment culminant, Florencia eut ainsi accès à la conscience du souverain dont il recueillit les remords au sujet de son désintérêt pour le gouvernement de la monarchie. Montalvo affirme qu'Aliaga, cité sous la dénomination d'Inquisiteur Général, apprit beaucoup de la conduite de Florencia « tel un enfant face à son maître » : assertion fort douteuse concernant la carrière de ce confesseur royal, rompu aux jeux des luttes courtoises dans le cercle de proximité du monarque²⁸. L'évincement d'Aliaga par celui qui fut d'abord son allié dans la chute du *valido*, puis son ennemi et rival dans la faveur du roi, discrédite cette mise en scène du charisme de Florencia. Cette place centrale auprès du roi défunt explique sans doute la confiance de Philippe IV à son endroit. Florencia obtint la charge de confesseur des frères du roi, les infants don Carlos et don Fernando, et fut ainsi assuré de demeurer présent dans l'élite courtoise à l'inauguration du nouveau règne.

Si les relations entre les prédicateurs et les Habsbourg d'Espagne sont de mieux en mieux connues, il reste des zones d'ombres sur le comportement ambivalent de Florencia qui sut esquiver les inimitiés profondes dans la lutte clanique qui entourait le *valido* Lerma. Juan de Montalvo lisse les aspérités de l'histoire concernant les rivalités dans la clientèle au sein de la cour, sous sa plume Florencia aurait joui d'une estime et d'une considération unanimes : « *Todos los seglares le tenían extraña veneración, estimándole por muy docto, muy santo, y muy prudente, y esto no solo el vulgo y gente común, sino toda la nobleza y*

²⁷ J. GARAU, *op. cit.*, p. 115. Voir également *La muerte de Felipe III relatada por la Compañía de Jesús*, *op. cit.*, p. 399. Cette relation met en avant la profonde reconnaissance du roi envers Florencia et l'attachement qu'il lui montra jusqu'à sa mort aux dépens de son confesseur Aliaga envers lequel il exprima de vives critiques.

²⁸ Isabelle POUTRIN, « Cas de conscience et affaires d'État : le ministère du confesseur royal en Espagne sous Philippe III », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n°53-3, juillet-septembre 2006, p. 7-29.

grandes señores hasta los mismos reyes y personas Reales »²⁹. Cet état de grâce auprès de ses interlocuteurs légitimait la faveur des puissants dont il dresse la liste – tel un tableau de chasse à cour – dans un ordre partiellement chronologique et surtout hiérarchique, soucieux d’une « véridicité » dans un récit où prime l’excessivité : la reine Marguerite, d’abord, qui aimait lui confier les secrets de son âme et lui vouait une très grande estime, au point qu’une anecdote fameuse se répandit sur la préséance dont disposait Florencia auprès d’elle. Alors qu’il avait un jour du retard sur l’heure de confession, la reine se trouvait occupée. À l’annonce de son arrivée, elle interrompit ses affaires en s’écriant : « *Sea muy en hora buena, dejemos esto, que por un rato de Florencia todo se ha de dejar*³⁰ ». C’est en citant la faveur de Philippe III que Montalvo décrit le rôle politique du jésuite dans les affaires de la monarchie et son rôle de conseiller direct du roi qui appréciait son

[...] *consejo prudencial, libre de toda pasión, hijo de sola la razón y verdad que son fuentes del acierto y enderezan siempre semejantes acciones a la mayor gloria de Dios Nuestro Señor, y al mayor bien del rey y reino que era el blanco al cual el Padre en todos sus consejos tiraba*³¹.

De la connaissance des décisions à venir aux projets de nominations diverses aux charges à la cour, Florencia jouit d’un pouvoir personnel évident, il put influencer la vie politique, et permit de la sorte à la Compagnie d’être en liaison directe avec le cœur du pouvoir. Le prédicateur devint ainsi un agent de médiation entre l’ordre et le pouvoir qui épousait parfaitement l’aspiration des jésuites à une spiritualité engagée dans le siècle et surtout dans la destinée messianique de l’Espagne. Montalvo poursuit son énumération avec la

²⁹ « Tous le vénéraient d’une manière singulière, l’estimant pour son érudition, sa grande sainteté et sa grande prudence, et non seulement le peuple mais aussi toute la noblesse et les grands seigneurs, y compris les personnes royales elles-mêmes ». *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 82(v).

³⁰ « À la bonne heure, laissons cela, car pour un entretien de Florencia, tout doit s’interrompre ».

³¹ « [...] conseil prudent, libre de toute passion, fils de la seule raison et vérité qui sont la source du succès et orientent toujours de telles actions vers la plus grande gloire de Dieu Notre Seigneur, et vers le plus grand bien du roi et du royaume, ce qui était le but recherché par le Père dans tous ses conseils. »

convocation de Philippe IV qui fit preuve d'une grande estime à son égard. L'impératrice María et sa fille Margarita de la Cruz lui furent également très attachées. L'auteur passe sous silence les nombreuses visites que le jésuite leur rendit au couvent de *las Descalzas*, antre du contre-pouvoir de Lerma avec le clan de la reine Marguerite. L'Infant Cardinal est cité à la suite dans son attention soigneuse envers un confesseur affaibli par la maladie qui s'inquiétait de la « *comodidad y sustento de sus hermanas*³² ». Pour ce qui concerne le duc de Lerma, Montalvo nous décrit une estime sans bornes pour le prédicateur qu'il apprécia au point de venir l'écouter régulièrement au Collège en lui témoignant ostensiblement son admiration : « [...] *abrazándole al bajar del púlpito, pidiéndole la mano para besarla hincado de rodillas, acompañándole a su aposento, haciendo otras semejantes demostraciones a éstas*³³ ». Autant d'étalage exubérant de l'affection de Lerma invite à la suspicion, surtout chez ce personnage dont l'ambition et la volonté de contrôle absolu du souverain caractérisaient la conduite : suivre de près Florencia lui permettait sans doute de surveiller son ascendant sinon spirituel du moins politique sur le roi. Répondant au registre de l'éloge, Montalvo, là encore, évite soigneusement la moindre allusion à la participation désormais connue de Florencia dans la chute de Lerma en faveur duquel il demanda tout de même un délai supplémentaire pour séjourner à la cour de Philippe III après que ce dernier lui eut signifié son congé. La dernière mention concerne Olivares dont il ne dit que très peu de choses sur sa prévenance à l'égard du prédicateur dorénavant âgé et souffrant d'une santé dégradée.

Réhabilitation d'une figure controversée ?

Toutes ces descriptions ne prennent pas en compte les respirations de l'histoire du règne, l'importance du regard spirituel et politique de Florencia est présentée comme omniprésente et continue au sein du pouvoir alors que le pivot

³² « Commodité et nourriture de ses sœurs ».

³³ « [...] L'embrassant à sa descente de la chaire, lui demandant à genoux sa main pour la baiser, l'accompagnant dans ses appartements et faisant d'autres démonstrations semblables à celles-ci ». *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 83(r).

central de la machine bureaucratique était le duc de Lerma et que les rivalités autour de sa personne ne manquèrent pas de rendre difficile l'accès au souverain et plus encore à son écoute. Mais le propos de Montalvo ne s'embarrasse pas de la vérité historique, tant est impérieuse sa finalité laudative :

Finalmente tuvieron la misma estimación de su persona otros muchos grandes señores Eclesiásticos y seglares y no solo en España sino en los Reinos extraños era célebre su nombre, y cuando venían a esta Corte señores de Alemania, Francia, Italia, acudían a visitarle y recibían gran gusto y contento en verle y comunicarle³⁴.

Le discours systématisé le procédé encomiastique dans une conception non pas historique du récit mais plutôt commémorative ; il n'est jamais trop tôt pour façonner le regard posthume. Dans cette perspective, on décèle de quelle manière Montalvo use de bon nombre d'exagérations qui semblent outrepasser le cadre même de l'exercice de style. Si l'on considère en effet les répétitions dans les affirmations, sa tendance à souligner certains aspects de la personnalité de Florencia, la volonté très nette de convaincre par la convocation de l'anecdote exemplaire comme pour asseoir la légitimité de son propos, il convient de s'interroger sur ce qui relève du dithyrambe et ce qui, dans ses partis pris, répond à une volonté de propager une image positive d'une figure controversée en son temps. Citons pour exemple la relation que Florencia entretenait avec la gent féminine, Montalvo précisant à cet égard :

[...] el trato que tenía con los seglares olía a santidad, pero particularmente, cuando trataba con mujeres, las cuales le estimaban y veneraban como a santo, y con tratarlas con mucha familiaridad, jamás se dijo de él cosa que oliese a menos recato y circunspección. Pero era en esta parte tan mirado, que jamás se pudo alcanzar de él que diese a besar la mano a ninguna, por mucha instancia que se le hiciese, y cuando decía algún Evangelio a las que estaban enfermas, no las

³⁴ « Enfin d'autres grands personnages ecclésiastiques ou séculiers, et pas seulement en Espagne mais aussi dans les royaumes étrangers, le tenaient en même estime. Son nom était célèbre et lorsque des visiteurs d'Allemagne, de France, d'Italie venaient à la cour, ils lui rendaient visite et prenaient un grand plaisir à le voir et à lui parler. »

*ponía la mano sobre la cabeza, y si insistían en que lo hiciese, les ponía el manto, y con aquello se partía*³⁵.

La sainteté du comportement de Florencia ne se conçoit pas ici en termes classiques de qualités chrétiennes hors du commun, il s'agit de montrer la décence du prédicateur dans sa relation aux femmes, son renoncement à leur contact physique et donc la résistance à toute tentation de luxure que la proximité charnelle aurait pu provoquer. Sans suggérer une possible déviance de sa conduite, le fait de marquer si fortement sa prudence et sa chasteté laisse à penser qu'il put faire l'objet de critiques sur ce point. La vie à la cour, dans l'entourage aristocratique, offrait certainement un spectacle séduisant de la beauté féminine : que Florencia ait pu y être sensible semble vouloir être démenti ici, comme si la suspicion à son encontre demandait un discours de vérité réparateur.

Par ailleurs, la mention répétée de l'absence de cupidité, comme nous l'avons vu plus haut, prête le flanc, là encore, au questionnement : pourquoi valoriser un des fondements de la vocation de religieux comme s'il constituait une haute vertu morale ? Au moment de prononcer ses vœux en tant que compagnon de Jésus, Florencia n'avait-il pas choisi le dépouillement au détriment du faste et des plaisirs temporels ? Son désintéressement n'est-il pas consubstantiel à son aspiration spirituelle ? Montalvo n'opère aucune hiérarchisation dans les qualités exemplaires qu'il promet pour évoquer son frère d'ordre, et cela est d'autant plus étonnant que l'excellence de Florencia devrait se fonder pour lui et ses destinataires sur la perfection de son service à Dieu. Le détachement des choses matérielles n'est qu'un échelon, une étape première vers la perfection de l'âme que tout chrétien peut dépasser par la désillusion qu'autorise en cette période

³⁵ *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 80(v). « [...] le traitement qu'il avait avec les profanes avait une odeur de sainteté, mais particulièrement avec les femmes, lesquelles l'estimaient et le vénéraient comme un saint, et même s'il les traitait avec un grande familiarité, jamais rien ne fut dit qui laissât entendre moins d'honnêteté et de circonspection. Mais il était si regardant sur ce point, que jamais on ne put obtenir de lui qu'il baisât la main de l'une d'elles, en dépit d'une grande insistance auprès de lui, et quand il citait quelque Évangile à celles qui étaient malades, il ne posait pas sa main sur leur tête, et si elles insistaient pour qu'il le fît, il les couvrait du manteau et gardait ainsi distance. »

baroque le *desengaño*, si présent dans les arts et les lettres, et surtout dans les sermons que prêchait Florencia. L'abandon à la vanité des plaisirs mondains ne peut fonder l'image sainte de Florencia que revendique Montalvo, d'où la nécessité de le nier en proposant une image inversée du prédicateur.

Si le texte à lui seul induit la conduite condamnable de Florencia, il doit être mis en regard avec les critiques exprimées qui discréditèrent en leur temps le portrait de perfection spirituelle. Francisco de Quevedo le jugeait trop présent à la cour et très ennuyeux dans ses sermons qui, selon lui, n'en finissaient pas³⁶. Luis de Góngora, pour sa part, composa le sonnet *A un libro de doce sermones que imprimió el padre Florencia, de la Compañía de Jesús* dans lequel, après avoir raillé l'éloquence de Florencia, il fustigeait sa gloutonnerie, condamnait son intéressement matériel et dénonçait son ambition politique³⁷. L'illustre poète conservait un grief à l'égard de Florencia qui refusa d'assister son ami Rodrigo Calderón pendant l'emprisonnement précédant son exécution publique. Trop soucieux de conserver la faveur royale, Florencia aurait ainsi manqué à son obligation spirituelle et refusé de prêter le flanc à des représailles politiques. En cela il se conduisit en laïc et non en compagnon de Jésus. Ce portrait au vitriol d'un religieux devenu mondain contribua sans doute à fixer dans la postérité l'image négative d'un Florencia courtisan. Cette représentation s'installa avec une telle prégnance dans la mémoire historique que l'on en retrouve les termes sous la plume du jésuite Antonio Astrain, dans son *Historia de la Compañía de Jesús* publiée à Madrid en 1916³⁸. Dans le chapitre X, au titre explicitement ignacien « *Peligros del aulicismo* » et consacré au Père Fernando de Salazar, figure également très controversée de la Compagnie, Astrain rappelle en effet que le

³⁶ Pablo JAURALDE POU, *Francisco de Quevedo (1580-1645)*, Madrid, Castalia, 1999, p. 432 et 502.

³⁷ « *Doce sermones estampó Florencia, / orador cano sí, mas, aunque cano, / a cuanto ventosea en castellano, / se tapa las narices la elocuencia. / Humos reconóci en Su Chimenencia / de abstinente no menos que de vano, / pues que por un capón deja un milano : / ¡oh bien haya tan rígida abstinencia ! / En su Religión sancta, de modesto / nunca ha querido lo que no le han dado : / ¡oh bien haya modestia tan ociosa ! / En Palacio más mucho de lo honesto / del dueño solicita, y del privado : / ¡oh mal haya ambición tan ambiciosa !* » *Sonetos completos*, éd. de Biruté Ciplijauskaitė, Castalia, Madrid, 1990⁶, p. 297. Cité par J. GARAU, *op. cit.*, p. 107.

³⁸ Antonio ASTRAIN, *Historia de la Compañía de Jesús*, tomo V, 1615-1652, Madrid, Administración Razón y Fe, 1916.

Général dut répéter ses réprimandes contre les usages inacceptables de certains compagnons à la cour :

Repetidas veces hubo de avisar el Padre Vitelleschi a los Provinciales de Toledo, para que cercenasen las demasías de regalo y comodidades que sabían proporcionarse algunos de los Padres que vivían en Madrid. Unos por descender de linaje nobilísimo, otros por ser confesores de ilustres personajes, otros por haber obtenido algún cargo importante en la Corte, es lo cierto que insensiblemente perdían el espíritu religioso y se trataban como prelados, que como humildes hijos de la Compañía³⁹.

D'après l'historien de l'ordre, les services qui étaient attachés aux Pères Salazar, Florencia et Pimentel furent en partie confisqués par un Général soucieux du bon fonctionnement de la Compagnie et de l'équité dans le traitement de chacun. Les abus de Florencia surtout subissent les foudres de sa plume :

Lo que más llama la atención en las cartas de aquel tiempo, es el aparato y atuendo con que en algunas ocasiones se presentó en público el Padre Florencia cuando en 1622 hubo de acudir a la Congregación provincial que se celebró en Toledo, hizo el viaje desde Madrid en coche de 6 caballos, con 2 cocheros, y acompañado por un Padre y un Hermano coadjutor. No fue esto sólo, sino que a la entrada de Toledo tenía ya prevenida una litera, en la cual entró en la ciudad más con aires de príncipe que de humilde religioso⁴⁰.

³⁹ *Ibid.*, p. 215. « Le Père Vitelleschi dut avertir à plusieurs reprises les pères provinciaux de Tolède de freiner les largesses en cadeaux et confort que plusieurs des pères vivant à Madrid savaient occasionner. Les uns parce qu'ils descendaient d'une lignée très noble, d'autres parce qu'ils étaient confesseurs de personnages illustres, d'autres parce qu'ils avaient obtenu une charge importante à la cour. Il est vrai qu'ils perdaient l'esprit religieux et qu'on les traitait davantage comme des prélats que comme d'humbles fils de la Compagnie. »

⁴⁰ *Ibid.*, p. 216. « Ce qui attire le plus l'attention dans les lettres de cette époque, c'est l'apparat et la pompe avec lesquelles le Père Florencia se présenta en public à plusieurs reprises. Quand en 1622, il dut se rendre à la Congrégation provinciale qui fut célébrée à Tolède, il fit le voyage depuis Madrid en voiture tirée par six chevaux, avec deux cochers et accompagné d'un Père et d'un Frère assistant. Il n'y eut pas que cela, car à l'entrée de Tolède, une litière lui était réservée avec laquelle il entra dans la ville davantage avec des airs de prince que d'humble religieux. »

En note, il donne les raisons pour lesquelles certains livres d'histoire continuent de projeter une image élogieuse du personnage. Désireux de rétablir la vérité, il accuse le texte de Montalvo d'avoir fabriqué la perception posthume de Florencia en s'inscrivant dans les annales de l'ordre⁴¹. Sa consultation des documents – il ne cite que les papiers d'Antonio Pacheco, Supérieur de la Province de Tolède, du 24 février 1633⁴² – l'autorise à démentir fermement le contenu de cette lettre et à affirmer qu'au contraire le père Florencia fut un jésuite dévoyé :

[...] casi siempre que suena su nombre, es para reprobar las singularidades de regalo y autoridad que se le permiten. Una vez le reprenden porque le llevan de una casa noble la comida y se la sirve un paje elegantemente vestido; otra, porque sale de paseo en coche; otra, porque va a Toledo en carroza de seis caballos; otra, porque quiere compañero sacerdote y no se contenta con un coadjutor; otra, porque tiene un paje seglar para su servicio exclusivo; otras veces, en fin, sin especificar cosas singulares, se lamenta el Padre General de las demasías que se toleran al Padre Florencia. En 1632, porque le mudaron el coadjutor que le servía, se afligió tanto, que lloraba como un niño. Fue necesario que el Padre Vitelleschi mandase devolverle el primer compañero⁴³.

⁴¹ *Ibid.*, note 2 : « Puesto que hablamos del Padre Florencia, nos parece necesario hacer algunas observaciones sobre este hombre singular. Ciertos libros e historias viejas le tributan grandes elogios, pintándole como un santo y como grande orador. La primera de estas nombradías se funda, indudablemente, en la carta de defunción que se escribió e imprimió el mismo año de su muerte, 1633. Consérvase un ejemplar de ella en la Academia de la Historia. En esta carta se pone por las nubes al Padre Florencia. Las principales alabanzas del Padre pasaron a las anuas de aquel año (Toledana. *Litt. Annuae*, 1633) » « Puisque l'on parle du Père Florencia, il nous semble nécessaire de faire quelques observations sur cet homme singulier. Certains livres et histoires anciennes font de lui de grands éloges, en le peignant comme un saint et comme un grand orateur. La première de ces réputations se fonde, indubitablement, sur la lettre nécrologique qui fut écrite et imprimée l'année même de sa mort, 1633. On en conserve un exemplaire à l'Académie d'Histoire. Dans cette lettre, le Père Florencia est porté aux nues. Les principaux éloges du Père intégrèrent les *anuas* de cette année-là ».

⁴² *Toledana Epistolae Generalium*, A. Pacheco, Provincial, 24 Febrero 1633.

⁴³ *Ibid.*, p. 216. « [...] presque à chaque fois que retentit son nom, c'est pour réprover les abus de confort et d'autorité qu'on lui permet. Une fois, on le répréhende car on lui apporte la nourriture d'une noble maison et un page élégamment vêtu la lui sert ; une autre car il se promène en

On est bien loin ici des propos conclusifs de Montalvo qui interprètent son propre panégyrique en disant qu'il est : « [...] *testimonio de cuán ajeno tenía su corazón de pretensiones, y cuán observante era de su instituto, que teniendo en poco las honras y haberes de la tierra, atiende sólo al bien de las almas y dones de cielo* »⁴⁴.

À travers les anecdotes illustrant son action exemplaire, le Père Florencia se pose en figure paradigmatique d'une Compagnie humble et fidèle à son ambition telle qu'elle apparaît dans les *Constitutions* : le salut des âmes et la perfection humaine. Montalvo avait conscience des difficultés de son ordre ; en tant que recteur du Collège Impérial, il occupait une fonction de prestige et l'année suivante, en 1634, le Général le nomma Supérieur de la Province de Tolède. Son attachement à l'ordre et sa compétence à assumer de hautes responsabilités expliquent sans doute sa volonté de réhabiliter une figure médiatique et controversée qui pourrait causer des torts à l'image de la Compagnie. Son texte peut donc se lire comme une réponse à un enjeu contemporain à un double niveau. Au niveau individuel, on sait que Montalvo a œuvré pour tenter de préserver Florencia au poste de confesseur des Enfants. La destitution du prédicateur le 10 mars 1633, officiellement pour des raisons de santé, fit qu'il intercédât en vain auprès du roi pour plaider en sa faveur⁴⁵. À un autre niveau,

voiture ; une autre car il se rend à Tolède dans un carrosse tiré par six chevaux ; une autre car il exige la compagnie d'un prêtre et ne se contente pas d'un assistant ; une autre car il dispose d'un page profane pour son service personnel ; d'autres fois, enfin, sans spécifier de choses particulières, le Père Général se plaint des excès que l'on tolère chez le Père Florencia. En 1632, parce qu'on lui remplaça l'assistant qui le servait, il fut si affligé qu'il pleura comme un bébé. Il fut nécessaire que le Père Vitelleschi ordonnât la restitution du premier compagnon. » D'après Astrain, le Père Florencia n'avait même pas mauvaise conscience, à la différence des jésuites dévoyés de la satire *Los ejercicios espirituales de la Compañía de Jesús* de Juan de Salinas. L'historien ajoute qu'il agissait mal au vu et au su de tous en assumant pleinement sa dérogation à la règle ignacienne et à ses vœux de pauvreté. Si cela était vrai, il se trouvait bien loin alors des nombreuses accusations d'hypocrisie venant des détracteurs des jésuites. La portée morale de la censure ne vise pas tant ici la réforme des conduites au sein de l'ordre qu'à traduire l'indignation d'un jésuite défenseur de l'obéissance et de la réputation historique de la Compagnie. Son investissement dans la promotion écrite de l'ordre se prolongea à travers l'hagiographie d'Ignace de Loyola en 1921, rédigée à l'occasion du quatrième centenaire de sa conversion : *Vida breve de San Ignacio de Loyola, fundador de la Compañía de Jesús*, Bilbao, La Editorial Vizcaína, 1921.

⁴⁴ *Carta del Padre Juan de Montalvo, op. cit.*, fol. 83(r). « [...] cela montrait à quel point son cœur était éloigné des prétentions et à quel point il était respectueux de son institution, car en méprisant les honneurs et les biens temporels, il ne s'occupe que du bien des âmes et des dons du ciel ».

⁴⁵ J. GARAU, *op. cit.*, p. 121.

celui de l'ordre en Espagne, la destitution de Florencia ne devait pas être perçue comme une punition royale de l'ordre qui aurait failli à son devoir d'exemplarité spirituelle, une forme de désaveu de la Compagnie qui baignerait dans le désordre, en étant incapable de mener à bien sa mission dans le respect de ses fondements théoriques et qui se perdrait dans son avidité d'ingérence dans les affaires monarchiques. La Compagnie faisait déjà face à une opinion négative qui taxait de machiavélique son action apostolique, une action considérée par certains comme ambitieuse, intéressée et manipulatrice, prête aux manœuvres les plus souterraines pour s'imposer sur la scène temporelle, autant d'arguments qui nourrissaient l'antijésuitisme lors de crises internes antérieures. Pour lutter contre cette vague d'oppositions qui discréditait son action et surtout sa sincérité, la Compagnie avait besoin de l'appui des grands et de leur lumière bénéfique qui renforçaient son institution tout en la protégeant, comme le stipulent les *Constitutions*.

Conclusion

Au-delà du panégyrique attendu du Père Florencia, l'analyse de la *Carta de defunción* de Juan de Montalvo nous a permis d'évaluer la tentative de renouvellement de l'engagement spirituel de la Compagnie dans le monde politique de la Monarchie. Dans une sorte de profession de foi, Montalvo érige un monument funéraire à son frère d'ordre, monument qui honore non seulement la mémoire de l'action séculière du jésuite mais également le dévouement global de la Compagnie face à une opinion qui lui était souvent défavorable. La défense de Florencia, l'acclamation de ses hautes vertus chrétiennes, marquent le triomphe d'un ordre à l'exemplarité unique qui prétendait à mieux dans la concurrence des ordres religieux auprès du pouvoir royal et dans la reconnaissance internationale. Les exemples tirés de la vie du prédicateur royal réparent une réputation entachée, un honneur blessé dans une vaste stratégie de reconquête. Ainsi, la nécrologie de Florencia « ferait d'une pierre deux coups » en composant simultanément l'éloge de la Compagnie dont

le prédicateur incarna l'excellence par sa loyauté, sa hauteur spirituelle et politique. L'effet de miroir grossissant du texte de Montalvo permet de rappeler les qualités des jésuites en réaffirmant leur soumission au pouvoir espagnol à travers un serviteur qui ne lui fit jamais défaut. La mort de Florencia est en quelque sorte instrumentalisée pour redonner vie à l'éclat collectif de la Compagnie dans un contexte de perte d'influence à la cour de Philippe IV.

Cependant, l'éloge ne saurait en finir avec la controverse autour de Florencia dont la postérité ressurgit au début du XX^e siècle au moment où l'historien de la Compagnie, le Père Antonio Astrain, dépeint son comportement comme corrompu et dévoile la nécessité encore de prendre part à son portrait posthume. Car si la logique historienne de convoquer les figures du passé l'amène naturellement à décrire de façon plus ou moins appuyée leurs actions au sein de l'ordre auquel est consacré son projet d'écriture, la coloration de son propos censure le personnage de façon très insistante. Avec une claire volonté de couper court aux possibles éloges de Florencia, le jésuite contredit sinon directement le discours de son confrère Montalvo, du moins la renommée que celui-ci ne manqua pas de chanter au lendemain de la mort du prédicateur. La démarche d'Astrain ne saurait souscrire à la seule exigence de rétablir la vérité historique, contraire sur ce point au prestige de la Compagnie ; ne s'agirait-il pas plutôt de clarifier la position de l'ordre sur son intransigeance morale, sur son exigence intacte vis-à-vis de la règle de son fondateur, et permettre en creux de promouvoir son excellence dans le siècle ? En cela, on peut voir chez nos auteurs, malgré leur séparation temporelle de presque trois siècles, une même démarche de réhabilitation : le jésuite Astrain, sans entrer dans la polémique ouverte, combat lui aussi la légende noire antijésuite sur le terrain des vices souvent dénoncés dans les textes critiques sur la Compagnie depuis la fin du XVI^e siècle, que ce soit le goût du luxe ou la recherche des plaisirs corporels, à commencer par la gourmandise. Pour cela, il ne choisit pas de passer sous silence les écarts honteux des membres de la Compagnie, mais au contraire il s'évertue à pointer très sévèrement leurs mauvais agissements. Florencia subit

ses foudres, non seulement parce que son attitude était condamnable, mais aussi parce qu'elle fit figure d'exception dans l'histoire de l'ordre et causa du tort à l'ensemble de la Compagnie. Ne rien dénoncer dans son comportement courtisan aurait signifié sans doute une forme de tolérance à l'égard de son pervertissement et, pire encore, aurait pu laisser entendre qu'une telle corruption n'était pas rare chez les jésuites, soupçon calomnieux pour l'ordre qu'il faut extraire de tous les esprits chagrins. Si Juan de Mariana, au tournant du XVII^e siècle, fustigeait déjà le comportement dévoyé des novices afin d'alerter les consciences sur la nécessaire reprise en mains de l'ordre⁴⁶, Astrain, au tournant du XX^e, veut rendre justice à la Compagnie en dénonçant les intrus de sa galerie historique de frères illustres afin de redonner à l'ordre tout l'éclat de son exemplarité vertueuse. À travers les plumes engagées de ces deux jésuites, se dégage une volonté scrupuleuse d'œuvrer depuis l'intérieur, comme pour émousser les plumes des ennemis de l'extérieur.

⁴⁶ Sur ce texte voir Marie-Lucie COPETE, « Le *Discurso de las cosas de la Compañía* (1605) » de Juan de Mariana », in *Les Antijésuites. Discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Pierre-Antoine FABRE et Catherine MAIRE (dir.), Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 165-178.